

Elle a permis d'humaniser la folie

Les fous ne font plus aussi peur. Mais il y a encore à faire pour que soient reconnus les droits de tous les patients psychiques, affirme Madeleine Pont, fondatrice du Graap à Lausanne.



Madeleine Pont a quitté la direction du Graap qu'elle a fondé en 1987.

Joël Meylan

La psychiatrie s'est orientée dès les années soixante vers la réinsertion sociale des patients en diminuant drastiquement le nombre de lits dans les hôpitaux. A Lausanne, cette ouverture a été soutenue par le Graap (Groupement d'Accueil et d'Action Psychiatrique) qui, avec ses quelque 1100 membres patients et proches et plus de 4'000 membres de soutien, fête cette année ses vingt-cinq ans. Son rôle précurseur est reconnu par les responsables de la santé. La naissance du Graap est l'œuvre de Madeleine Pont, qui l'a fondé en 1987.

«Si la psychiatrie a énormément évolué, il y a encore beaucoup à faire pour que soient reconnus les droits de tous les patients psychiques», dit-elle aujourd'hui.

Comment s'est passé votre premier contact avec la psychiatrie?

Madeleine Pont: – Quittant mon travail avec les familles du Quart-Monde, j'ai réalisé que la problématique psychiatrique était plus difficile que celle de la pauvreté.

L'exclusion sociale est plus sévère pour les personnes concernées par la folie

que celle liée à la pauvreté. Il y a cumulé de dépendances: financière (aide sociale ou AI, et souvent tuteur), affectives (pauvreté du réseau social réduit à la famille) et sur le plan de la santé (médecins, équipe soignante, hôpitaux).

Je ne connaissais pas le monde de la psychiatrie. Pourtant, au contact des personnes concernées, j'ai pu reconnaître leur souffrance: j'ai aussi des peurs, des angoisses, une quête de sens... J'ai ma part de folie en moi, ce n'est qu'une question de quantité de santé qui nous différencie.

tendus, qu'on leur explique leur maladie, qu'on parle avec eux de leur traitement et de ses effets. Nous voulions convaincre qu'il y a une place digne pour tout le monde sur terre, même pour les fous.

A-t-il été difficile d'amener les patients psychiques dans la société?

– Pour différentes raisons, la psychiatrie cherchait à désinstitutionnaliser les malades, à limiter les lits d'hôpitaux aux patients en crise. Les hôpitaux se vidant, il fallait des lieux en ville pour accueillir les patients. La demande était telle que cela ne pouvait que bien se passer, d'autant que nous disions notre besoin de travailler avec tous, les médecins, les familles, l'Etat.

L'une de nos batailles a été d'interdire que des patients soient attachés à leur lit. Les médecins étaient acquis à l'idée, mais il fallait lutter contre les habitudes; face à la violence, certains soignants ne voyaient pas d'alternative.

Le Graap a-t-il évolué comme vous l'espérez? A-t-il aidé la psychiatrie à devenir plus humaine?

– En toute humilité, le Graap a été un précurseur. A la fois par son concept de participation active et par sa militance en faveur des droits des patients. Nous avons été le premier groupe de patients partenaire de la Commission fédérale de politique de santé mentale pour évaluer les besoins dans ce domaine. Cela dit, une graine ne pousse pas si le terrain n'est pas bon.

Qu'apporte-t-il aux patients d'aujourd'hui?

– Il les aide à être auteurs et acteurs de projets personnels et collectifs, il facilite la relation avec le corps médical dans le but d'humaniser toujours

Une vie dans le social

Assistante sociale de formation, Madeleine Pont complète son diplôme de l'école d'études sociales de Lausanne par diverses spécialisations, dont celle d'action communautaire ATD Quart Monde. Entre 1984 et 1994, elle travaille comme assistante sociale chez Pro Mente sana, Fondation suisse qui défend les intérêts des patients psychiques. En 1987, elle fonde le Graap, dont elle sera la directrice générale pendant vingt-cinq ans. Faisant valoir cette année son droit à la retraite, elle passe le témoin à son adjoint, Jean-Pierre Zbinden, mais reste membre du conseil du Graap-Fondation. En mai dernier, elle est élue à la présidence du comité du Graap-Association. ■

GPR

plus les traitements. Le médecin doit considérer les patients comme des partenaires et s'engager dans la réussite du traitement. Il s'agit d'échange entre eux, chacun peut en tirer un bénéfice.

Comment voyez-vous l'avenir du Graap, quels efforts reste-t-il à accomplir?

– Les responsables de la santé nous reconnaissent comme un partenaire à part entière, c'est

La première bataille fut d'interdire que des patients soient attachés à leur lit.

une place à maintenir. Mais il reste beaucoup de chemin à faire dans l'économie; le travail n'y est pas pensé pour les person-

nes fragiles qui n'y trouvent pas leur place. On ne peut pas considérer le travail uniquement comme une plus-value matérielle. L'économie doit tenir compte de valeurs telles que l'épanouissement personnel.

Nous voyons aussi que certaines maladies, comme la fibromyalgie, ne sont plus reconnues par l'Assurance Invalidité. Si nous avons moins peur de la

folie, nous avons toujours plus peur de ses coûts.

Enfin, la prison pour les patients psychiques prévenus pour actes irresponsables reste un grave problème pour notre société: ces patients sont trop souvent condamnés à vie à une mort sociale sous le coup d'une présomption de violence. Or, valoriser les ressources est producteur de comportements socialisés; on l'a compris pour les chiens, pas encore pour l'homme. Dans ce sens, nous proposons un concept basé sur la relation avant le traitement et la sanction.

Les patients psychiques sont-ils mieux acceptés aujourd'hui?

– Sans aucun doute. Pour preuve, qui ne connaît pas quelqu'un qui a fait appel aux conseils d'un psychothérapeute? Il y a 25 ans, aller chez le psy signifiait vraiment être fou. ■

Propos recueillis par Geneviève Praplan

L'accès à son dossier

Graap

Le Graap groupe des personnes concernées par la maladie psychique, qui «partagent le même effort pour rendre la psychiatrie plus humaine.» L'un de ses objectifs est la défense des droits des patients psychiques, notamment la reconnaissance du besoin d'information sur leur dossier médical.

Fondé à Lausanne en 1987, il s'est peu à peu élargi au canton de Vaud; des centres ont été ouverts à Yverdon, Nyon, Montreux. Tous offrent «un service d'entraide sociale, des animations citoyennes et des ateliers coopératifs.» Il compte 68 salariés dont 37 travailleurs sociaux, plusieurs stagiaires et 453 travailleurs bénéficiant d'une rente AI et se partageant 132 équivalents plein-temps. ■

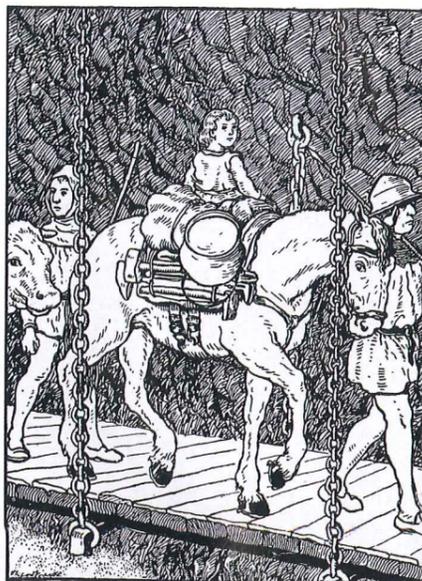
www.graap.ch

GPr

TRANSPORTS

Quand les Walzer domestiquaient le Gothard

Contourné par l'auto-route et la nouvelle route du Gothard, le vieux «pont du diable» est un peu négligé. Mais les historiens s'y intéressent toujours, montrant le rôle joué par les Walzer dans sa construction.



DR



Jacques Rime

Au Moyen Âge, des passerelles étaient accrochées à la paroi par des chaînes.

La tour de l'Hospital qui gardait la montée vers le col.

Le rôle joué par les Walser, ce peuple issu du Valais qui a colonisé plusieurs hautes régions des Alpes, intrigue toujours. Un petit livre qui met en scène leur rôle dans la construction de la route du Saint-Gothard a été publié récemment par l'historien Pirmin Meier, biographe de saint Nicolas de Flue et du médecin humaniste Paracelse.

Son titre, *Saint Gothard et le forgeron de Göschenen*, est un clin d'œil à un roman historique du pasteur Robert Schedler (1920, trad. française 1942). Parler d'un forgeron pour évoquer la construction d'une route semble curieux. En fait, le chemin du Gothard nécessitait le travail d'un spécialiste du fer capable de fixer des crochets et des chaînes aux rochers afin de jeter des passerelles dans la gorge sauvage des Schöllenen, au-dessus de Göschenen.

Le récit nous conduit à Hospental près d'Andermatt, au centre de la vallée d'Urseren, dans le massif du Gothard. La vallée appartenait à l'aire romanche avant que les Walser ne s'y établissent pacifiquement. Les Alpes étaient parcourues en divers sens, notamment vers le sud par le *Mons Tremolus* (le futur Gothard) et vers le couvent de Disentis à l'est.

FAIRE SAUTER LE VERROU

Les relations existaient aussi avec le pays d'Uri, au nord, mais il fallait contourner les Schöllenen par les montagnes. L'engagement des Walser dans l'aménagement de ce verrou au début du 13^e siècle avait déjà été reconnu par certains historiens. Pirmin Meier mêle les faits avec une trame romanesque, mais ses commentaires permettent de faire la part des choses.



DR

Sous le couvert de la vie d'Heini, fils du gardien de la tour de l'Hospital, remarqué lors d'une visite de puissants seigneurs accompagnant une mystérieuse dame (sainte Elisabeth de Hongrie) et sa suite, le destin d'une route européenne est mis en lumière.

P. Meier relativise l'engagement souvent cité des «premiers Suisses», les Uranais, dans l'établissement du chemin du Gothard. Il accorde au contraire une grande importance au sire Henri de Rapperswil (mort en 1246), qui avait des possessions en Uri et mourra sous l'habit monacal. C'est lui qui a donné l'impulsion décisive pour l'aménagement des Schöllenen.

FORMÉ AU COUVENT

Dans la fiction, Henri de Rapperswil décide de former le jeune Walser Heini dans le chantier du couvent de Wet-

tingen qu'il avait fondé en Argovie, avant de l'utiliser à la construction des ponts du Gothard. Il n'est peut-être pas anodin de relever que la famille de Rapperswil obtiendra le bailliage impérial d'Urseren et sera promue à la dignité comtale. En remerciement de son engagement dans l'ouverture d'une route qui intéressait l'empereur Frédéric II?

L'histoire du culte rendu à saint Gothard est aussi un signe que la route a été construite par le sud: en dépit de son origine allemande, ce saint était vénéré à Milan, une chapelle fut construite en son honneur sur le col et les Walser le comptèrent parmi leurs saints protecteurs. La légende du pont du diable dit que l'évêque descend pour

affronter le démon dans les Schöllenen.

A côté de l'histoire et de la fiction, relevons l'importance des légendes de l'Alpe recensées par l'auteur: la capacité des enfants nés aux Quatre-Temps de rencontrer le serpent couronné, la

L'évêque descend pour affronter le démon dans les Schöllenen.

légende du «Vénitien», homme lettré qui traverse les cols, l'existence d'une ville perdue dans la montagne, etc. On retrouve sous sa plume l'esprit de son bel ouvrage, *La Suisse, monde mystérieux à l'ombre des Alpes*, qui en est à sa 4^e édition en allemand. ■

Jacques Rime

Pirmin Meier, *Sankt Gotthard und der Schmied von Göschenen*, Zürich, 2011, 128 p.

La gorge des Schöllenen, longtemps infranchissable, est traversée par plusieurs ponts aujourd'hui.